St Jean Damascène
et son influence en Orient sous les premiers Khalifes



par
Félix NEVE

Extrait de la
Revue Belge et Etrangère
Tome XII
1861
Numérisation et mise en ligne
par Albocicade

Les notes sont regroupées en fin de document

I

C'est en 676 que la plupart des auteurs font naître Jean Damascène, dans une famille ancienne et illustre de Damas qui portait, non pas un nom grec comme d'autres familles de cette ville, mais un nom sémitique et proprement arabe, celui de Mansour. On considère comme l'un de ses parents, peut-être comme son aïeul, ce Mansour qui était gouverneur de Damas lors de la prise de cette ville par les Arabes (634), et dont la conduite fut sévèrement interprétée par les historiens (1). On regarde comme issus de la même famille deux patriarches de Jérusalem, appelés l'un Sergius et l'autre Élie, dont parle Eutychius dans ses Annales. Mais il est mieux établi que le père de Jean, nommé Sergius, remplit une très-haute charge, celle de trésorier auprès du khalife Abd-el-Malik qui régna de 685 à 706, et qu'il fut même, quoique très- attaché à sa religion, lié d'une étroite amitié avec ce prince infidèle (2). C'était l'époque où les successeurs d'Omar s'étaient relâchés de la première sévérité, dont il avait donné l'exemple. Abd-el-Malik avait laissé s'établir dans sa religion plusieurs sectes exaltées, se fondant sur une interprétation rigoureuse du Coran, et il avait consenti à faire battre des monnaies à son effigie (3). Poète lui-même, il se montra libéral envers les poètes arabes de l'époque, et il accueillit à sa Cour le poète chrétien Achtal, dit le "fils de la chrétienne", le concurrent de Djerir et de Ferazdak, le panégyriste de Yézid, fils de Moahviah (4). Comme les Arabes qui l'entouraient étaient des hommes de guerre, il a recouru sans scrupule, dans les affaires civiles et politiques, aux capacités des chrétiens, ses sujets et ses tributaires, et il a pu confier à un chrétien de Damas une des parties les plus ardues de la nouvelle administration, s'étendant à la contrée tout entière, la direction du trésor public. Les services que le *logothète général* avait rendus, assurèrent sans doute à Jean, dès sa jeunesse, la faveur des khalifes Ommyades, qui succédèrent à Abd-el-Malik (5). Il fut élevé, dans la première moitié du VIIIe siècle, aux fonctions de premier conseiller *(prôtosymboulos),* qui doivent s'entendre probablement, sinon d'un titre politique équivalant à celui de Vizir ou de premier ministre, au

moins d'un haut service administratif, celui de grand trésorier. Quand plus tard Jean fut appelé à la vie monastique, on en prit occasion de le comparer de ce chef à l'évangéliste Mathieu que le Sauveur alla chercher parmi les gens de finance. Il n'est point douteux qu'en raison de leurs bons offices, les deux Mansour n'aient été à même d'intervenir souvent en faveur des chrétiens à Damas et dans toute l'étendue de la Syrie et de la Palestine : les souverains qui s'en remettaient à de tels hommes pour l'organisation de leurs États les ont ménagés, par reconnaissance, malgré leur religion. Jean profita lui-même de leur tolérance, quand son père était à la tête des affaires publiques : celui-ci, riche et libéral, réclama d'Abd-el-Malik le privilège de recueillir et de racheter des prisonniers enlevés par les Arabes dans leurs excursions sur les côtes de la Calabre et de la Sicile (698- 700).

L'un de ces réfugiés qui avaient demandé d'être transportés parmi "les barbares de Damas", le moine Cosmas, reçut l'hospitalité chez le ministre du khalife, et il eut une grande part dans les études par lesquelles fut complétée la première éducation de son fils, Jean Mansour dut aux leçons de ce religieux très-lettré, la culture plus approfondie des sciences et des arts qui faisaient partie de l'enseignement encyclopédique des plus célèbres écoles grecques ou latines, la grammaire, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique, et en effet plusieurs de ses écrits attestent la connaissance peu ordinaire qu'il sut en acquérir dans un temps de décadence scientifique presque universelle. C'était de même dans la société de Cosmas qu'il avait porté fort loin l'étude de la théologie et de l'Écriture.

Ce sont, sans contredit, les talents de Jean Damascène qui lui valurent la confiance des princes Ommyades, quelquefois capricieux et durs même envers leurs serviteurs musulmans, comme le prouve l'histoire de Walid Ier, d'Omar II, de Yézid II et même de Hescham, sous lequel il fleurit. Entré en charge sur leurs instances après la mort de son père, il professa hautement sa foi sous le règne de chacun d'eux, soutint les droits concédés à leurs sujets de diverses communions chrétiennes, et invoqua peut-être plus d'une fois leur humanité en faveur des captifs de sa religion, condamnés au travail

dans l'enceinte même de Damas, et partagés entre différents maîtres (6). Mais de plus, il prit la plume pour défendre la doctrine orthodoxe sur les points où elle était attaquée par les principales hérésies qui les divisaient. C'est un fait assurément digne de remarque que la liberté laissée à un officier des khalifes de prendre part à la polémique religieuse des chrétiens dans des écrits en langue grecque rendus publics (7).

La vie de Jean Damascène fut recueillie peu de temps après lui dans des mémoires obscurs, rédigés lourdement et sans élégance en langue arabe, mais ils servirent à la composition de la biographie grecque du saint, due au patriarche Jean IV de Jérusalem, qui vécut dans la seconde moitié du Xe siècle. Malgré toutes les réserves qui semblent imposées à la critique touchant quelques allégations de l'auteur, on découvre sous les formes oratoires de son récit une peinture vraie de l'éducation du grand écrivain de l'Église orientale, de l'influence heureuse qu'il exerça pendant un demi-siècle dans une cour musulmane, et du prestige qui resta attaché à sa personne, quand il se retira en toute liberté dans la solitude. C'est en consultant quelques passages de ce panégyrique (8), que nous achèverons d'esquisser la carrière du saint qui fut partagée entre tant de grandes et nobles entreprises. Mais il va sans dire que nous ne pouvons, dans les limites de cette notice, discuter différents points du récit qui offriraient matière à controverse.

C'est à l'occasion de la grande querelle du culte des images, qui mit en feu toutes les églises d'Orient, que Jean Damascène montra son zèle pour la vraie foi et la solidité de son savoir théologique. Il fut témoin de l'irritation causée parmi les chrétiens d'Asie par le khalife Yézid II (720-724), qui, à l'instigation d'un juif de Tibériade ou de Laodicée (9), fit détruire les images et les peintures dans toutes les églises, et jusque sur les vases sacrés : quoique ces mesures fussent contraires aux capitulations reconnues sous plusieurs règnes, elles furent promptement exécutées comme des volontés d'un souverain pusillanime et superstitieux, et sans doute aucun de ses conseillers ne fut à même de les prévenir. Mais cette persécution ne fut, comme on sait, que le prélude de la persécution plus violente et plus longue qui sévit dans tout l'empire grec par les ordres de Léon l'Isaurien et de

son fils Constantin Copronyme. Seulement, faut-il mettre en rapport les préceptes du Coran qui défendaient de représenter et d'honorer aucun simulacre de l'homme, et l'hérésie des iconoclastes qui proscrivait toute figure du Christ, de la Vierge et des saints dans le culte chrétien. A tout prendre, cette hérésie était une sorte de protestation contre une prétendue atteinte au monothéisme, dont toutes les Églises chrétiennes seraient devenues coupables, et elle était en quelque façon une réponse à la prétention qu'avait annoncée le Prophète arabe de ruiner l'idolâtrie et d'en détruire jusqu'au moindre vestige. Les Césars de Constantinople n'osèrent s'ériger en pontifes, qu'en s'attribuant de leur côté la mission de ramener la religion du Christ à sa pureté primitive.

Il est de toute nécessité de mettre en ligne de compte l'influence d'une religion rivale tout d'un coup fort puissante pour rendre raison de l'origine de la secte des iconoclastes en plein christianisme; il est aussi permis de donner quelque attention à ce que l'on nous rapporte de l'ascendant de quelques juifs d'Asie, sur l'esprit superstitieux de l'empereur Léon dit l'Isaurien, parce qu'ils lui auraient autrefois prédit son élévation. Mais il paraît certain que Léon n'a pas adopté ou favorisé dans les premières années de son règne l'hérésie dont il fut plus tard le promoteur obstiné. Il aurait mérité le surnom de "défenseur de la foi" aussi bien qu'Henri VIII loué par un grand Pape avant d'avoir consommé la séparation de l'Angleterre d'avec l'Église. Nous en avons la preuve dans ses relations avec le khalife Omar II qu'il avait courageusement combattu, mais qui avait tenté de le gagner à la cause de l'Islamisme, auquel il tenait à faire des prosélytes plutôt par la persuasion que par les armes (10). On savait seulement qu'Omar lui avait écrit une lettre dogmatique pour l'engager à embrasser sa religion; mais les Grecs ne nous avaient rien appris de la réponse de "l'empereur de Byzance." Or, voici qu'un historien arménien du VIIIe siècle, récemment publié et traduit, Léonce ou Ghévond dit le prêtre, nous a conservé les deux pièces de cette curieuse correspondance. Dans la longue réponse de Léon qui est un traité apologétique, et sur laquelle nous reviendrons dans la suite de cette notice, on lit une courte réplique, très-judicieuse et très-nette, au sujet du culte des images que le khalife, en rigide

musulman, avait attaqué parmi les erreurs dont il chargeait les chrétiens : "Quant aux tableaux, — lui écrit l'Empereur (11), après avoir justifié la pratique de l'adoration de la Croix, — nous ne leur attribuons pas un respect semblable, n'ayant reçu de la Sainte Écriture aucun commandement quelconque à ce sujet; cependant trouvant dans l'Ancien Testament l'ordre divin qui autorise Moïse à faire exécuter dans le Tabernacle les figures de chérubins ; et, animés d'un sincère attachement pour les disciples du Seigneur, brûlant d'amour pour le Seigneur incarné lui-même. nous avons toujours éprouvé le besoin de conserver leurs images qui nous sont parvenues depuis leur temps comme leur vive représentation. Leur présence nous charme ; et nous glorifions Dieu qui nous a sauvés par l'intermédiaire de son Fils unique paru au monde sous une semblable figure, et nous glorifions ses saints ; mais quant au bois et aux couleurs (12), nous ne leur rendons aucune vénération." Cet extrait d'une lettre écrite avant 720, année de la mort du khalife Omar, prouverait que l'empereur grec n'a conçu que plus tard l'idée de se mettre à la tête d'une soi-disant réforme du culte chrétien et de la poursuivre par la controverse théologique, par l'intrigue et les menaces, et enfin par l'emploi de la force. Alors seulement il se piqua de soutenir une doctrine déjà réprouvée qui, sous prétexte de prévenir des abus dans les honneurs rendus aux images sacrées, les traitait de superstition sacrilège, et portait atteinte du même coup, à deux points de dogme, le culte des reliques et même l'invocation des saints.

C'est avec Léon III, transformé tout à coup en théologien et se déclarant "chef de la religion", que Jean Damascène entra en lutte, après la publication du fameux édit de ce prince contre le culte des images qui, à ses yeux, étaient toutes des idoles (726). En peu d'années (727-730), il publia successivement trois discours ou traités, qui nous sont conservés en langue grecque, "contre ceux qui rejettent les saintes images"; il y prend la défense de leur culte de vénération, fait justice des subtilités par lesquelles on avait voulu effacer la tradition de l'Église, et donner le change aux esprits (13). Tandis que la nouvelle hérésie était condamnée par deux Papes et anathématisée à Rome dans un Concile (732), Jean Damascène soutenait à peu près seul en Orient tout l'effort de la polémique ; il fut le plus éloquent et

le plus savant des écrivains chrétiens qui élevèrent la voix, pour venir en aide aux évêques et aux fidèles qui ne pouvaient opposer qu'une résistance passive aux violences décrétées par Léon contre les catholiques. On peut bien le reprendre d'avoir accusé tout d'abord de faiblesse le patriarche de Constantinople, Germanos, qui ne céda cependant rien à l'hérésie; mais, quoique simple laïque jusqu'à cette époque, il avait dénoncé le danger avec tant d'autorité; que ses livres servirent bientôt d'armes à tous les défenseurs de l'orthodoxie (14). Un tel succès anima d'une haine profonde pour Jean Damascène un Empereur qui se piquait de science théologique et qui appuyait sa doctrine sur la force. Il recourut à la fraude pour perdre un adversaire qu'il ne pouvait persécuter ou exiler comme il aurait fait de l'un de ses sujets. Le biographe de Jean nous a conservé l'histoire de cette intrigue qui tourna à sa gloire (15).

Léon III, s'étant procuré quelques mots écrits de la main de Jean Damascène, fit exécuter dans les mêmes caractères une lettre dans laquelle Jean lui aurait offert de lui livrer Damas à la première occasion favorable, quand la garnison des Agaréniens (ou Arabes) serait faible et peu nombreuse. L'Empereur envoya cette pièce apocryphe, avec une lettre perfide de sa propre main, au khalife Hescham ou Hischam II ; celui-ci crut tout d'abord à une trahison de son serviteur, et il ordonna de lui couper la main droite qui serait exposée sur une place publique. La tradition veut que cette main ait été rendue au chrétien calomnié, et qu'après une fervente prière devant l'image de la Sainte Mère de Dieu, il fut pris d'un profond sommeil pendant lequel la main coupée se rejoignit à l'avant-bras. On répandit le bruit dans la ville que l'on n'avait par supercherie coupé la main que d'un homme vulgaire; mais Jean se présenta devant le souverain qui, ayant reconnu le miracle, aux traces restées sur le membre cicatrisé, l'engagea à reprendre place dans son conseil. Que l'on croie ou non au miracle, que l'on prenne la légende à la lettre, ou bien qu'on en cherche une explication (16), il demeure un trait prodigieux en l'honneur de l'intrépide confesseur de la foi que l'Église a mis plus tard au nombre de ses saints. Un ennemi du nom chrétien, qui devait abhorrer les images pour être sincère musulman, se montra généreux envers un de ses conseillers qui n'avait point

faibli dans la profession de sa croyance. Il l'admit à se justifier et lui rendit son estime. Seulement son historien nous apprend que, peu de temps après avoir remporté ce beau triomphe par sa fermeté dans une cour infidèle, Jean Damascène désira se retirer dans la solitude pour s'y donner à la vie spirituelle. Le prince y ayant consenti (17), Jean entra au couvent de Saint-Sabas, au midi de Jérusalem. et il ne fut jamais inquiété dans sa retraite par les khalifes successeurs de Hischam ou par les premiers Abbassides. En embrassant l'état religieux, il s'était soumis avec abnégation à toutes les épreuves monastiques. Ainsi l'avait-on vu se diriger à pied vers Damas, chargé de lourds paniers qu'il devait vendre pour l'entretien de ses frères. Comme il en demandait le double de leur valeur par ordre de son supérieur, il eut à subir toute espèce d'outrages dans les marchés de la grande ville. Un jour, dit-on, il fut reconnu sous ses haillons par un de ses anciens serviteurs qui lui acheta ses paniers à grand prix. Plus tard, la haute vertu de Jean ayant été reconnue par ses maîtres spirituels, il fut autorisé à poursuivre ardemment ses anciennes études de dialectique et de théologie ; c'est dans les années de sa vieillesse qu'il composa un grand nombre d'écrits importants et qu'il revit avec soin les traités rédigés à diverses époques de sa vie. Ordonné prêtre de l'église de Jérusalem, il se livra à la culture de la poésie sacrée avec son maître Cosmas, dit Melodos, qui était poète et musicien, et qui mourut évêque de Mayouma en Palestine : ils mirent au jour cette série d'hymnes et de chants liturgiques qui se sont conservés sous leur nom dans les offices de l'Église grecque. Au jugement d'un savant historien de l'art musical (18), Jean prit pour base le *typique,* formulaire le plus ancien de l'office; il en tira les canons, les *troparia,* ou antiennes, strophes, répons et hymnes, et les *stichera,* cantiques en vers, dont il composa une partie des mélodies. C'est un des beaux titres de Jean Damascène d'avoir donné à la liturgie orientale un plus grand éclat par la composition de nouvelles hymnes et par la restauration du chant ecclésiastique (19) : cette tentative littéraire est un véritable phénomène, si l'on songe à la stérilité intellectuelle dont souffrait alors la plus grande partie du monde chrétien. Elle valut à son auteur la prérogative d'être célébré à son tour comme un chantre inspiré, d'être comparé à Moïse et à

David, dans des strophes qui font partie des *Ménées* des Grecs.

Retiré dans le Laure de Saint-Sabas, Jean Damascène ne fut pas a l'abri de la vengeance des Empereurs qui, entourés de quelques intrigants, continuaient à être en tous lieux les fauteurs de l'hérésie. Après Léon l'iconoclaste qui mourut en 741, Constantin V Copronyme ne fut pas moins ardent contre les orthodoxes, et tandis qu'il infligeait sans la moindre pudeur des ignominies publiques et des supplices raffinés aux religieux des provinces grecques qui lui refusaient obéissance, il réservait aux absents tantôt ses calomnies, tantôt ses anathèmes. Tous les ans, dit-on, il faisait anathématiser Jean solennellement à Constantinople, et en 754, il le fit condamner, avec Germain, ancien patriarche, et George, métropolitain de Chypre, dans une assemblée d'évêques intrus, qui se tint au palais d'Hérée, sur l'autre rive du Bosphore(20), et qu'on a quelquefois désignée sous le nom de synode copronymien, d'après le surnom de son promoteur. Il est resté dans les œuvres de Jean Damascène un discours démonstratif *(logos apodeïcticos),* dirigé contre Constantin V à la suite de cet étrange Concile : si ce traité ne fut pas publié par Jean lui-même comme quelques-uns le pensent, il était conçu dans l'esprit de ses traités polémiques en faveur des images, et on ne le jugerait pas indigne du dialecticien qui avait pris part avec la même fermeté à toutes les phases de la lutte. Quoi qu'il en soit, il est de fait que Constantin ne fut pas moins acharné contre Jean que son père Léon. Cédant à l'impulsion du puissant parti qui s'était formé sous le règne précédent, il souffrit qu'on le mit au nombre des Empereurs "imitateurs des Apôtres" (21), suscités par le Sauveur pour la destruction de l'idolâtrie, comme on lit dans les actes du Synode de 754. Trop bien servi par ses créatures, par des prélats qui se disaient ses disciples, comment s'étonner que ce persécuteur ait tenté de déshonorer Jean Mansour en jouant sur son nom de famille ? D'après son étymologie en arabe, ce nom patronymique ne peut avoir d'autre acception que celle d'aidé, assisté, racheté (par Dieu), ou bien encore victorieux, et il a été porté par des chrétiens avant de l'être par des musulmans, chez qui il était devenu le surnom de personnages historiques, tel que le khalife Almansour ou Almanzor. Constantin ne craignit pas d'insulter une fois de plus son adversaire, en le faisant

appeler, au lieu de Mansour, *Mantser,* c'est-à-dire bâtard, par les scribes grecs qu'il avait à son service.

On sait que Jean Damascène mourut dans son cloître du désert ; mais on n'a pas de renseignements précis sur la date de sa mort. Plusieurs la placent en 756 ou 760, peu d'années après le synode d'Hérée contre la sentence duquel il aurait eu le temps de protester. D'après les *Menées* des Grecs, Jean ne serait mort qu'en 780 ; ce qui porterait sa carrière à 104 ans. La mémoire de cet intrépide apologiste de la foi fut bientôt en vénération dans toute l'Église; les Grecs qui transportèrent plus tard ses ossements à Constantinople ont célébré d'ancienne date sa fête le 29 novembre et le 4 décembre: les Latins la célèbrent le 6 mai (22). Si Jean Damas- cène est un des rares confesseurs du moyen âge qui ont obtenu le titre de saints et un culte public à la fois dans les Églises d'Orient et d'Occident, il est aussi resté dans leurs écoles, un des oracles de la théologie, et son autorité y est citée avec celle des anciens Pères de l'Église. On reste fidèle à la vérité de l'histoire, si on l'appelle, comme on l'a quelquefois proposé, le dernier des Pères : car ainsi qu'on le verra ci-après, il n'a pas moins fait pour la science du dogme que pour la polémique. Sa mémoire fut hautement réhabilitée et vengée des anathèmes du synode de 754, avec celle des prélats dégradés pour la même cause, dans la sixième session du VIIe Concile œcuménique, tenue à Nicée en 787 (23).

Damas était depuis longtemps au pouvoir des infidèles, quand un pontife de l'Église orientale, Jean, patriarche de Jérusalem, faisait gloire à Damas d'avoir donné le jour à un si grand docteur, mort sous l'habit et dans la cellule du cénobite. Nous ne pouvons mieux terminer ce chapitre, ce nous semble, qu'en traduisant la prosopopée que le patriarche du Xe siècle a insérée dans sa biographie grecque (24). Après l'Apôtre saint Paul, c'est Jean Mansour qui a porté si haut le nom de Damas, plus heureuse de sa naissance que de tous les avantages de la richesse et du climat que la Providence lui a départis :

"Cette ville, c'est Damas ! s'écrie l'écrivain prenant tout à coup le style oratoire.

Comme elle s'enorgueillit de Paul puisqu'elle l'a vu la première s'élançant vers le ciel après avoir renié l'impiété et s'être déclaré ami du Christ, de même elle se déclare fière de cet homme en toute convenance et dignité. Ce n'est pas qu'il soit venu d'ailleurs et qu'il ait passé d'une secte étrangère à la vraie foi. Mais elle se réjouit de l'avoir produit d'une souche antique, elle se glorifie de ce rejeton qu'elle a mis au jour par une naissance plutôt spirituelle que corporelle, et qu'elle a nourri de bonnes doctrines. Elle tire de lui plus de joie et de fierté que de tous les genres d'éclat dont elle brille, soit des douceurs de sa température, soit de la pureté et de la transparence des cours d'eau dont elle est pourvue en abondance. Non, ce n'est pas la profusion de fruits excellents et délicieux qui l'élève et l'ennoblit autant que la naissance de cet arbre noble et beau qui est sorti de son sol, qui a été arrosé par ses ruisseaux limpides, et qui a donné au temps voulu les fruits de l'esprit (Ps. I, v. 3). De ces fruits, il en est qui se sont conservés toujours frais au milieu de nous, et non-seulement ils sont beaux à la vue et délicieux de goût, mais encore il en est qui causent une vive délectation aux lèvres qui n'ont fait que les toucher, et qui même nourrissent et fortifient éminemment quiconque en mange, enfin qui le font croître dans la perfection de l'esprit et le comblent des dons les plus précieux. C'est à ce point que la cité de Damas recueille une gloire plus éclatante de sa naissance, que de tous les autres biens et de toutes les autres délices dont elle jouit surabondamment; c'est elle qui a donné le jour à ce grand homme !"

**

II

Promu au sacerdoce seulement vers la fin de sa vie, Jean Mansour a montré la puissance de son esprit ainsi que l'ardeur de sa foi dans ses nombreux travaux théologiques, dont nous allons dire sommairement la destination et l'influence. Quand il fut invoqué publiquement dans l'Église grecque, elle rappela dans des stances chantées le ton inspiré de ses hymnes, elle glorifia en lui un autre David; mais elle exalta plus hautement encore le théologien qui avait exposé la vraie doctrine, et combattu toutes les erreurs alors représentées par des sectes hérétiques ou défendues dans des écrits. En le célébrant comme la "splendeur de l'orthodoxie", les Grecs ont énuméré les combats qu'il a livrés avec chaleur contre des systèmes fameux, depuis la doctrine impie de Manès jusqu'aux hérésies des Monophysites et des Monothélites. Nous ne ferons que mentionner les œuvres dogmatiques et polémiques qui montrent dans Jean Damascène le redoutable champion du christianisme en Orient et qui lui ont mérité un nom glorieux dans l'Église universelle. Mais nous rentrerons à coup sûr dans notre sujet, si nous faisons connaître d'une manière plus explicite la réfutation qu'il a faite en même temps de l'impiété et des erreurs de l'Islamisme.

Venant à la fin des siècles de l'antiquité chrétienne, Jean Damascène était en possession de toutes les traditions de science et d'enseignement qui s'étaient conservées sous l'autorité des Pères. Il n'en fut pas seulement l'écho; il conçut la théologie comme une science dont les richesses devaient être rangées, et dont les principes devaient être enchaînés dans un grand système de démonstration. Il ne fit pas moins pour l'avancement de la science divine, qu'il ne fit d'autre part pour celui de la philosophie et des sciences humaines. Nous empruntons à un essai justement remarqué de M. le professeur N. Laforêt quelques traits qui caractérisent la mission de saint Jean accomplie dans la culture de la théologie à la suite des Pères grecs :

"Venu le dernier, dit le savant auteur (25), il s'est approprié le fruit des recherches de ses plus illustres devanciers, et par là ses écrits

sont devenus une mine féconde où le théologien heurte à chaque pas de véritables trésors scientifiques.

" Ce Père a déposé toutes les richesses de la théologie, telle qu'il la concevait, dans un grand ouvrage auquel il donna pour litre : *Source de la sagesse.* Cet ouvrage est divisé en trois parties : la première comprend *la Dialectique,* la seconde l'histoire des *Hérésies,* et la troisième est un *Exposé de la foi orthodoxe.* La dialectique peut être d'un grand secours pour l'intelligence des termes employés par les Pères grecs, soit en disputant contre les hérétiques, soit en exposant aux catholiques la doctrine de la foi; on y trouve aussi les explications des termes que les hérétiques versés dans les maximes des philosophes païens employaient parfois pour séduire les simples et les attirer dans le parti de l'erreur.

" Le traité *De la foi orthodoxe* est une œuvre singulièrement remarquable au point de vue de la méthode théologique ; il signale un véritable progrès dans la science ; il est le point de transition entre la méthode des Pères et celle des scolasliques. C'est une espèce de somme théologique analogue aux quatre livres des *Sentences* de Pierre Lombard.

" Saint Jean Damascène s'attache surtout à reproduire les travaux des Pères grecs qui l'ont précédé... N'allez pas croire cependant qu'il ne soit qu'un simple compilateur : l'homme de génie ne saurait s'arrêter à ce rôle subalterne, et s'il croit utile de reproduire les idées d'autrui, il le fait avec intelligence, sachant, selon qu'il le juge convenable, rectifier, corriger, ajouter ou retrancher. C'est ainsi que fait Jean Damascène. Son auteur favori est saint Grégoire de Nazianze : c'est cet illustre docteur qu'il suit plus particulièrement."

Avec Jean de Damas finit le mouvement théologique en Orient; mais l'action de ce grand esprit s'était portée, en dehors des limites de la science et de la spéculation, sur le terrain des controverses du temps. Non-seulement il eut en partage la force irrésistible d'argumentation qui servait à fortifier les fidèles et à confondre les sectaires (26) ; mais encore il brilla dans ces luttes par une éloquence qui le fit considérer connue un second Chrysostôme, et qui lui valut le surnom de *Chrysorraas* ou "fleuve d'or" dans les pays de langue grecque. On

l'a vu plus haut, Jean Mansour avait été un rude et invincible jouteur quand les iconoclastes, qui avaient l'appui du bras séculier, voulurent étouffer l'orthodoxie par les persécutions. Ses armes ne furent pas moins heureuses pour la défense de la vérité catholique dans ses divers traités et dialogues contre les Manichéens, contre les Monothélites, contre les Monophysites ou Jacobites, et contre ceux qui avaient altéré le chant du *Trisagion* au profit de l'hérésie. C'est le métropolitain Pierre de Damas, mort martyr, qui l'engagea à prendre la plume contre les partisans d'Eutychès alors encore très-puissants dans tout l'Orient (27), et il eut l'honneur d'être considéré lui-même par les Jacobites comme un adversaire redoutable : ainsi savons-nous qu'un patriarche d'Antioche, Élias, qui prétendait le réfuter, l'appelait par dérision Jannès ou *Yani* au lieu de Johannes ou Jochanan (28).

Il fut donné en même temps à Jean de Damas de prendre l'initiative de la polémique écrite contre la loi et la secte de Mahomet : il est nommé à bon droit en tête de tous les écrivains latins ou byzantins du moyen âge qui ont entrepris une réfutation du Coran, Pierre Paschasius, Pierre de Cluny, l'empereur Jean Cantacuzène et d'autres (29). Comme cette tâche littéraire se lie étroitement à l'action personnelle qu'il a exercée dans le premier empire des Khalifes, nous nous y arrêterons plus spécialement; ce ne sera pas seulement une occasion de reconnaître avec quelle indépendance il a professé sa foi au milieu des infidèles ; mais encore nous signalerons la valeur des arguments qu'il a employés contre l'Islamisme, et qui supposent une connaissance exacte des croyances répandues par les conquérants arabes, et appuyées sur une loi écrite.

On trouve dans deux écrits de Jean Damascène la méthode qu'il employait pour combattre l'erreur qu'il voyait imposée depuis un siècle par les armes à de vastes Etats de l'Asie et de l'Afrique, et il est de fait que plusieurs de ses raisonnements sont restés au nombre des principaux moyens de réfutation qu'on ait employés jusqu'en ces derniers temps dans des livres de controverse contre les Musulmans. C'est d'abord un long chapitre de son traité *des Hérésies* (30), qui concerne l'origine de la secte, et quelques-unes des plus grossières erreurs consignées dans le Coran; puis, c'est un dialogue qui donne dans ses traits généraux l'idée d'une controverse sur la religion entre

un Sarrazin et un chrétien (31). Qu'on en juge par les aperçus sommaires qui vont suivre.

La réfutation que fait Jean de l'hérésie musulmane dans son grand traité comprenant toutes les sectes du christianisme primitif se distingue, par l'exactitude des faits, d'autres travaux de polémique composés après lui par des écrivains grecs. Elle repose sur des données historiques et dogmatiques pouvant servir de base aux premières controverses soutenues par les chrétiens contre les docteurs de l'Islam. Jean Mansour commence par montrer d'où est sortie la superstition des Ismaélites ou Agaréniens, comme il appelle les Arabes du nom d'Ismaël et d'Agar : très-ancienne dans leur pays, l'idolâtrie y a subsisté jusqu'au temps d'Héraclius (32). Leur faux Prophète, que l'écrivain appelle ici Mamed et ailleurs Mohameth, n'ignorait point les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et il avait eu des relations avec un moine arien (33) : c'est de la sorte qu'il fonda sa propre *hérésie.* Puis. ayant publié de prétendues communications du Ciel, il établit un nouveau culte.

Le principe fondamental de la loi de Mohammed, c'est l'unité de Dieu, créateur du monde, ni engendré ni engendrant. Le Christ, c'est le Verbe de Dieu, mais créé ; c'est son prophète et son serviteur : il n'a pas été crucifié par les Juifs qui le persécutaient, mais transporté au ciel par Dieu à qui il était cher (34) ; alors, reconnaissant sa dépendance, il aurait accusé les hommes d'erreur pour l'avoir appelé fils de Dieu. Mais une dernière révélation a été envoyée aux hommes : c'est un écrit, c'est un livre *(le Coran* ou la Lecture) descendu du ciel.

La polémique, suivant Jean Damascène, doit s'attaquer aux prétentions que les Musulmans fondent sur la révélation de leur loi, et aux rapports qu'ils reconnaissent entre leur Livre et les Écritures communes aux Juifs et aux Chrétiens. On a droit de demander aux premiers, lequel des anciens Prophètes a annoncé le leur, et devant quels témoins leur Prophète a reçu de Dieu le Livre par excellence. Les prophètes, depuis Moïse, leur dirait-on, ont annoncé le Christ, fils de Dieu, son incarnation, son supplice, sa mort, sa résurrection. Pourquoi votre prophète n'a-t-il pas été désigné par de semblables

témoignages dans leurs prophéties ? Moïse, leur dirait-on encore, a reçu la Loi sur le Mont Sinaï, lorsque Dieu s'est manifesté à la vue de tout le peuple au milieu des foudres et des éclairs. Pourquoi votre Prophète n'a-t-il pas reçu la Loi en votre présence, afin que l'origine divine en fût bien attestée? Les Agaréniens répondent, comme ils le font souvent, que Dieu fait ce qu'il lui plaît. Mais, que l'on insiste pour savoir de quelle manière leur Prophète a reçu transmission de la nouvelle Écriture, ils diront qu'elle est descendue d'en haut sur lui pendant son sommeil. On n'a qu'à leur repartir aussitôt que, s'il a reçu l'Ecriture en dormant sans sentir le souffle divin, c'est le cas de dire qu'il a rêvé. Enfin, ils se tairont certainement, si on leur objecte que le Prophète n'a jamais produit des témoins sur sa mission, quoiqu'il ait expressément défendu lui-même de rien faire ni de rien recevoir sans témoins (35).

La grande récrimination des Musulmans contre les chrétiens, fortifiée par la lecture quotidienne du Coran, consista, dès l'origine, à leur reprocher de faire outrage à Dieu, en lui associant un autre, un compagnon qu'ils appellent le Christ, fils de Dieu et Dieu ; ils les ont nommés en conséquence *hetaïristaï, sociatorex,* "partisans d'un second," suivant le sens des mots arabes qui ont passé dans toutes les langues musulmanes comme épithètes injurieuses (36). Or, les Prophètes hébreux qu'ils admettent eux-mêmes ont donné une tout autre idée de la nature de Dieu. Mais ils n'en sont point embarrassés et ils éludent ainsi l'objection : "C'est vous-mêmes, disent-ils aux chrétiens, qui avez introduit ces choses dans les Prophètes, en les interprétant par allégorie, et n'est-ce pas peut-être la haine des Juifs qui vous a induits en erreur sur ce point?" II existe un moyen assuré de confondre les Musulmans, d'opposer une réponse à leurs insinuations : "Vous appelez vous-mêmes, doit-on leur dire, le Christ Verbe de Dieu et Esprit ! Certes, le Verbe et l'Esprit ne peuvent être séparés de celui en qui ils résident par nature. Si le Verbe de Dieu est en Dieu, il est clair qu'il est Dieu. Mais, s'il est hors de Dieu, vous devriez admettre que Dieu est sans Verbe ni Esprit. Par conséquent vous portez atteinte à Dieu, au moment où vous évitez de lui donner un égal." C'est de même dans les termes du Coran, *Principe, Parole* et *Esprit,* que des controversistes contemporains ont été chercher la

notion des trois personnes divines de la Trinité contre laquelle les Musulmans sont accoutumés de blasphémer dés leur enfance (37), afin de leur faire comprendre que les chrétiens n'adorent point trois Dieux, mais un seul, et ne sont point des polythéistes.

Dès le principe, les Musulmans avaient la Croix en abomination, et appelaient idolâtrie l'adoration que les chrétiens en faisaient. Ils les confondaient à dessein avec les vrais idolâtres qu'ils accablaient de malédictions dans le langage de leur Prophète. On a vu plus haut avec quelle force Jean Mansour a combattu les négations de la secte des iconoclastes qui n'étaient en quelque sorte que des échos des anathèmes du Coran contre l'emploi et le culte des images. Le polémiste a très-bien saisi, dans une des pratiques déjà célèbres du pèlerinage de la Mecque et de la visite de la *Caaba,* ou la Maison carrée (38), une flagrante contradiction qu'il a rétorquée contre les Musulmans comme le plus pratique des arguments. N'est-ce point la plus grossière des idolâtries, le culte qu'ils rendent à la pierre noire de la Caaba (39), — *Hagiar-al-assouad,* — pierre qu'ils touchent, qu'ils embrassent avec affectation de respect, en invoquant des souvenirs de honteuse superstition, auxquels se mêle le nom du patriarche Abraham ? Cette pierre antique devant laquelle ils s'inclinent en marchant autour du sanctuaire de la Mecque, n'est-elle pas une véritable idole, celle de Vénus, la grande déesse de leurs ancêtres, dite Khaber, et n'en porte-t-elle pas l'efligie encore distincte pour tous ceux qui s'en approchent ? Assurément, c'était fort habile de la part d'un chrétien de faire ressortir ce culte matérialiste rendu sous l'autorité des successeurs de Mahomet à une pierre qui avait été un des fétiches des tribus arabes dans les lemps de l'ignorance et de l'idolatrie : et cependant ce même culte est resté jusqu'aujourd'hui un des devoirs essentiels des Hadjis (40).

Il est indubitable que Jean Damascène s'était fait une juste idée du Livre de l'Islam, rédigé sous Abou-Bekre, moins d'un siècle avant lui, comme recueil des révélations de Mahomet et code religieux de ses sectateurs. Soit qu'il ait lu de ses yeux le texte arabe, et qu'il en ait appris à connaître le contenu dans ses relations avec les maîtres de la Loi à Damas, il touche pertinemment à plusieurs points enseignés dans la nouvelle *Ecriture,* pour stigmatiser la stupidité de quelques

fables divulguées par le Prophète ou bien l'infamie des doctrines qu'il a autorisées par son exemple. Il dit fort bien que Mamed a consigné, en autant de chapitres particuliers, qui sont les Surates du Coran (41), ses inventions et ses rêves délirants. Il se moque par exemple des niaiseries gravement débitées par Mamed sur la chamelle née miraculeusement d'une pierre, et capable de boire en un jour toute l'eau d'un fleuve (42). Il n'est pas moins précis dans ce qu'il dit des préceptes du Prophète sur le mariage, d'après la IVe Surate intitulée : *les femmes,* et de la légitimation de l'adultère fondée sur l'exemple de Mamed lui-même, rapporté dans la Surate XXXIII (v. 35-36), alors qu'il prend sans scrupule la femme de Zéid sou compagnon : il signale les prescriptions du droit musulman, maintenues partout où a été porté le Coran, sur les quatre épouses légitimes de tout fidèle et sur la licence qu'il a de prendre, suivant son rang et sa richesse, un nombre illimité de concubines (43).

Ainsi, dans l'espace d'un seul chapitre, Jean Damascène a-t-il pu signaler les énormités dogmatiques et morales qui donnaient place à l'hérésie arabe parmi les plus monstrueuses erreurs, telles que celles des Gnostiques et des Manichéens, qui avaient fait obstacle à la vérité religieuse depuis le temps de la prédication de l'Évangile.

La seconde pièce qui a trait aux mêmes controverses dans les écrits de saint Jean Damascène a la forme d'un dialogue dans lequel un chrétien est censé répondre aux questions et aux objections d'un Sarrazin ; ce dernier nom, signifiant oriental, était celui qu'employaient la plupart des écrivains grecs et latins pour désigner les sectateurs de Mahomet. Le texte que nous avons provient des dialogues d'un évêque de Palestine ou de Syrie, Théodore Aboucara, qui a recueilli l'argumentation de la bouche de Jean Mansour : on y retrouve en substance le genre de polémique dont ce savant religieux a donné le conseil aux chrétiens du Levant, quand ils avaient occasion de disputer sur la religion avec des partisans de la nouvelle secte. On peut relever, dans cette dispute simulée, des points de controverse d'une aussi grande subtilité que dans l'histoire des hérésies les plus fameuses. En voici quelques exemples :

Qu'un Sarrazin veuille vous interroger sur le Christ, demandez lui, à

lui-même, ce que son Ecriture lui enseigne sur *Aïça* (*Isa*) ou Jésus.— "C'est, dira-t-il, l'Esprit et le Verbe de Dieu!" — Demandez-lui alors si c'est le Verbe créé ou increé. S'il répond : "increé," vous êtes d'accord avec lui; car tout ce qui n'est pas créé est Dieu. Mais, s'il le déclare créé, vous le forcerez de dire que c'est Dieu qui l'a créé, et vous lui objecterez à l'instant qu'avant cette création, Dieu n'aurait eu ni Esprit ni Verbe.

Une autre subtilité des Sarrazins portait sur la confusion du Verbe de Dieu et des Verbes de l'Écriture révélée, quand ils demandaient si les Verbes de Dieu étaient créés ou increés. Qu'est- ce que les chrétiens avaient alors à leur répondre? Il n'y a qu'un seul Verbe de Dieu qui soit increé: ce sont des paroles de Dieu, non des verbes, qui forment les textes des livres révélés et se communiquent à l'intelligence de l'homme.

On entendait, de la bouche des Sarrazins, de fréquentes objections sur les nécessités auxquelles le Christ fui soumis dans sa vie mortelle et sur l'abaissement auquel il fut réduit par le supplice de la croix. Il fallait leur répondre que ce n'est pas le Verbe-Dieu, mais l'humanité du Verbe qui a souffert; que c'est sa chair formée dans le sein de Marie qui a été crucifiée (44). Il fallait maintenir la réalité de la mort du Christ, nécessaire pour la rédemption des hommes, et ne laisser aucun doute sur la valeur de l'expiation accomplie par le Messie unissant la divinité à l'humanité en sa personne. Dans cette partie de la controverse, les orthodoxes retrouvaient les hérésies qui, propagées sous les noms de Nestorius et d'Eutychès, avaient causé tant de ravages dans le monde chrétien. Que l'on considère l'histoire et la polémique, on se convainc davantage de la part que ces mêmes erreurs théologiques ont eue à la formation d'une religion soi-disant épurée qui établissait le monothéisme sur la négation de la divinité du Christ. Dans les prédications de Mahomet, le Messie est déjà réduit à n'être plus qu'un prophète de la tradition biblique, comme il est réduit de nos jours par la philosophie humanitaire aux proportions d'un sage qui ne trouvera plus dans l'avenir d'adorateurs chez les peuples émancipés par la civilisation et surtout par la *critique.* II est bien vrai que dans ses *Etudes d'histoire religieuse,* M. E. Renan ne laisse point d'illusion aux adorateurs de Jésus : mais il dogmatise

comme si c'en était fait depuis des siècles de Jéhovah et d'Allah.

On apprend aussi, par le même dialogue, que les controverses des premiers temps de l'Islam ont porté quelquefois sur des questions à la fois religieuses et philosophiques, telles que l'origine du mal et le libre arbitre. Jean Damascène indiquait la solution chrétienne des deux problèmes, et défendait la liberté humaine contre le fatalisme du dogme musulman et ses inévitables conséquences. C'est aujourd'hui encore une tâche ardue, pour qui discute avec les infidèles, de leur faire comprendre la chute originelle et sa réparation.

Enfin, dans un appendice du dialogue précité, on retrouve un argument opposé avec succès par les chrétiens aux Sarrazins qui contestaient la mission divine de Jésus. Non-seulement, disaient les premiers, le Christ a reçu le témoignage de Moïse et a été annoncé par les autres Prophètes; mais encore, il a donné dans sa vie mortelle, par ses miracles, des preuves incontestables de sa mission divine. Or, Mahomet n'a prouvé sa mission divine ni de l'une ni de l'autre manière. Maracci et d'autres apologistes modernes ont développé avec succès la seconde partie de cette thèse en attaquant l'inanité des miracles que le Prophète s'est attribués, ou des prodiges que Dieu aurait opérés en sa faveur.

Nous ne pouvons mieux terminer cette rapide esquisse de la controverse contre l'Islam, soutenue par Jean de Damas, qu'en rappelant un fait récemment acquis à l'histoire et auquel nous avons touché dans le chapitre précédent : le royal antagoniste de Jean, Léon l'iconoclaste, avait pris la plume au commencement de son règne pour défendre la vérité du christianisme contre les attaques et les accusations du khalife Omar II. On peut juger, par sa réponse fort détaillée à la lettre d'Omar (45), que cet empereur hérésiarque, non-seulement professait, lors de son avènement, la croyance orthodoxe, mais encore avait acquis une érudition théologique fort étendue sur tous les points qu'il a dû y traiter. Il y aurait lieu, il est vrai, de se plaindre de la crudité d'expression qui règne dans la partie de cette lettre qui réfute la morale du Coran touchant le mariage et les relations avec les femmes qu'il a déclarées légitimes pour les

croyants. Mais sa polémique est digne d'attention sur la plupart des questions que le khalife lui avait adressées. S'il faut en croire l'historien qui nous en parle, elle produisit une vive impression sur le prince infidèle qui aurait traité les chrétiens avec plus de bienveillance et amélioré leur condition civile.

La lettre d'Omar, si courte qu'elle soit, contient les insinuations que les anciens docteurs de la loi musulmane dirigeaient contre les chrétiens au sujet des principaux articles de leur foi ou de l'interprétation des Écritures, et dont quelques-unes ont une étrange affinité avec les allégations de l'exégèse rationaliste d'aujourd'hui. Se nommant serviteur de Jésus-Christ vrai Dieu, Léon III déclare à Omar qu'il lui répond pour témoigner qu'il n'a point honte de sa religion, bien qu'il n'ait pas coutume d'écrire sur les choses divines; il reprend point par point les objections et les provocations de son adversaire; il prouve l'authenticité des Écritures, la valeur des prophéties, l'accord des deux Testaments, démontre l'œuvre de rédemption opérée par le Verbe incarné, fils de Dieu, et justifie les institutions, les sacrements et les rites de l'Eglise qu'il a établie. L'empereur grec avait, d'ailleurs, pris soin de s'éclairer sur les doctrines et les préceptes de Mahomet; car, plus d'une fois, en connaissance de cause, il transporte ses attaques sur le terrain de son contradicteur. Ainsi réfute-t-il ses blasphèmes contre la Trinité et sa prétention, accréditée par la théologie musulmane, de trouver soit dans la promesse du Paraclet ou Consolateur, soit dans une vision d'Isaïe, l'annonce de la mission personnelle de Mahomet *(Mohammed* signifiant loué, célèbre, en *grec periclytos,* et non point consolateur, *paraclitos);* ainsi oppose-t-il à ses reproches d'idolâtrie les superstitions des Arabes, telles que l'adoration de la pierre noire de la Mecque, et beaucoup de leurs pratiques; ainsi encore lui objecte-t-il la multitude de schismes et de sectes dans une religion toute récente, professée par une seule nation, et le reprend-il amèrement sur l'idée grossière que les sectateurs du Coran se font de la vie qui suit la résurrection et des joies du paradis. Puisque la réponse de Léon, recueillie dans une chronique arménienne, n'a été mise au jour que depuis peu d'années, il nous a paru intéressant d'en faire une brève mention en rapport avec l'objet de cette notice; non-

seulement elle nous apprend à connaître une des pièces les plus anciennes de la controverse contre l'Islam, dans le siècle même où Jean de Damas y prit part ; mais encore elle montre un théologien instruit et zélé dans le prince qui, usurpant le rôle de docteur, a plus tard suscité l'hérésie sur un point de doctrine qu'il avait lui-même professé et défendu, et touchant lequel le même Jean Damascène fut son plus rude adversaire.

**

III

Il nous reste à retracer les services que Jean Damascène a rendus à la philosophie et en général à la science, à mettre en relief les droits qu'il a d'être compté parmi les promoteurs du mouvement scientifique, conduit et accompli par des chrétiens à la gloire des Abbassides. On revient chaque jour davantage de l'engouement que l'on avait conçu pour la science des écoles arabes; il faut bien rechercher dans l'histoire des siècles précédents les tentatives et les travaux qui, sortis de mains chrétiennes, ont fait la renommée de ces écoles trop vantées.

Jean Mansour avait été initié, dans les années de sa jeunesse, comme nous l'avons montré dans sa biographie, à toutes les sciences cultivées de son temps d'après les méthodes léguées par l'antiquité. Ses travaux, semble-t-il, ont été de tout point en rapport avec ceux qui étaient le plus en honneur depuis deux siècles dans les centres d'étude que possédaient les Syriens (46). Seulement, il fut dans la classe des chrétiens instruits de ce pays qui retinrent dans leurs relations et dans leurs écrits l'usage de la langue grecque, tandis que le syriaque était devenu la langue savante dans quelques foyers de science nationale, par exemple dans les écoles de Resaïn et de Kinnesrin, dont quelques travaux manuscrits se sont conservés parmi les plus anciens monuments syriaques aujourd'hui déposés au Musée britannique. Du temps des Ommyades, on avait, il est vrai, porté des édits (47), afin d'imposer aux habitants de la Syrie et des provinces conquises en Asie la langue arabe qui était un instrument de propagande religieuse et un moyen de domination pour leurs nouveaux maîtres. Mais la force n'avait pu, en si peu d'années, abolir l'usage des deux langues autrefois parlées et écrites dans ces pays, le grec et le syriaque. C'est au siècle suivant seulement que l'effet des édits se fera sentir parmi les populations. et que les nombreuses traductions faites de l'une ou l'autre des deux langues susdites en langue arabe assureront à cette dernière une véritable prépondérance. Jean de Damas eut autant de popularité que de renommée dans toutes les chrétientés de l'Orient, où ses nombreux ouvrages grecs furent lus

dans leur langue originale, et partiellement traduits dans d'autres idiomes. Il n'est donc point téméraire de croire que tous ses traités empreints d'un esprit scientifique ont projeté leur lumière jusque sur l'œuvre des Syriens qui se firent les instituteurs des Arabes et travaillèrent en pleine sécurité dans les villes les plus florissantes de leur empire.

La portée des études philosophiques de saint Jean Damascène s'est révélée principalement dans les trois traités qui composent son grand ouvrage dont le titre général est : *Source de la science,* et particulièrement dans le premier qui est intitulé : *Dialectica* ou encore *Capita philosophica* (48). Au jugement d'un des savants d'aujourd'hui qui ont le plus travaillé sur cette matière, Jean a prouvé une connaissance approfondie de la philosophie d'Aristote (49). "II est évident, dit-il, qu'il a étudié les ouvrages du Stagyrite à fond. et qu'il les possède assez bien ; il a donné, outre une analyse des Catégories, quelques extraits du livre de l'Interprétation *(Hermeneïa)* et de la Doctrine du syllogisme ; mais ce qui a surtout fait la réputation de saint Jean Damascène, c'est d'avoir l'un des premiers appliqué la dialectique à la théologie. L'on peut voir en effet dans son livre de la Foi orthodoxe, traduit plus lard en latin par l'ordre de Frédéric Barberousse, qu'il se pose cette question : Démonstration syllogistique du Verbe et du fils de Dieu. Ailleurs il essaie de démontrer par le même procédé l'existence de Dieu. Suivant le critique que nous citons, il faut aussi reconnaître dans les écrits de saint Jean le profond enthousiasme qu'il avait conçu pour la philosophie : "il ne craint pas de dire qu'elle est la science des choses *divines* et humaines, et il va même jusqu'à prétendre que la philosophie rend l'homme pareil à Dieu." Qu'entendait par là le dialecticien chrétien, sinon la ressemblance avec Dieu, dans la mesure possible, que Platon montrait au philosophe comme le but prochain de sa méditation et de ses efforts ?

Au chapitre III de ses *Dialectiques,* saint Jean de Damas a défini la philosophie "la science des choses qui sont, en tant qu'elles sont", et il l'a divisée en spéculative et en pratique ou active, comprenant dans la première la théologie, la physiologie et les mathématiques; dans la seconde, l'éthique, l'économique et la politique. Ainsi que l'a fait

remarquer De Gérando (50), saint Jean Damascène considère, avec Aristote, la théologie comme une portion de la philosophie : "II est, en effet, le premier des écrivains ecclésiastiques qui ait entrepris de lui donner les formes et le caractère d'une science, ou, pour mieux dire, qui l'ait soumise à l'appareil des règles didactiques; il donne pour base à cette science les démonstrations rationnelles de l'existence de Dieu, de son unité, de ses attributs; il essaie de distinguer, dans l'ordre des notions dont elle se compose, celles qui sont à la portée de notre entendement, et celles qui sont impénétrables pour notre esprit; il en classe les objets, il s'attache à en définir les termes."

La dialectique de Jean Damascène est généralement empruntée à Aristote; les règles du raisonnement y sont réduites à une grande simplicité, on y découvre quelques vues neuves pour le temps. L'ontologie se trouve réunie et confondue avec la logique, dans cette dialectique, et se sépare ainsi de la métaphysique. En s'attachant a définir les termes de cette dernière partie de la science, le théologien consommé indique avec soin les acceptions qu'ils ont reçues chez les Pères de l'Eglise (51). La psychologie de saint Jean de Damas est encore aristotélique ; mais elle respire souvent l'esprit de Platon, et même celui des nouveaux Platoniciens. De même que Platon, il distingue dans l'âme des facultés raisonnables et des facultés irraisonnables. Mais il rejette l'hypothèse d'Origène sur la création antérieure de l'âme. Quant à la physique, il l'a empruntée à Aristote, sans dépasser ni rectifier son modèle. Enfin, il faut chercher des fragments d'auteurs peu connus, des documents de quelque prix pour l'histoire de la philosophie, dans le livre des *Parallèles sacrés,* malgré la destination plutôt idéologique que l'auteur lui a donnée, en comparant les maximes des Pères avec celles de l'Écriture sur les vérités morales.

Le génie de Jean Damascène avait payé tribut aux notions les plus élevées et les plus variées du Platonisme; mais, que les travaux de ce savant aient été inspirés de préférence et dirigés par l'esprit de l'Aristotélisme, la raison en est simple. Comme les écoles d'Alexandrie et d'Athènes avaient abusé des doctrines platoniciennes pour édifier une philosophie idéaliste hostile à la foi chrétienne (52),

il s'était fait depuis trois siècles dans les écoles de l'Orient une réaction marquée en faveur du Péripatétisme. Tout en donnant à leurs traités une élégance qui n'était point dans les écrits aristotéliques, Aeneas Gazaeus, Zacharias Scholasticus, Jean Philoponus avaient tour à tour représenté cette réaction qui devait être utile à la transmission de plusieurs branches de la science antique. Jean de Damas, venu à leur suite, la porta à son dernier terme (53) : mais il alla plus loin ; il appropria la logique d'Aristote à la démonstration des vérités de la foi.

Mais c'est ici que le rôle de Jean se montre bien distinct de celui de ses contemporains. Tandis que l'Aristotélisme avait été l'arme ou l'aliment des principales hérésies et avait prêté le secours de sa dialectique à leurs controverses, ce docteur s'en empara pour défendre la vérité religieuse en même temps que pour assurer la rénovation des études. Dès le Ve siècle, des maîtres de l'école d'Édesse, Ibas, Coumas et Probus, etc., avaient mis les erreurs de Nestorius sous le patronage de la philosophie grecque (54); et quand l'empereur Zénon eut fermé cette école, des Nestoriens la firent revivre aux frontières de la Perse, à Nisibe et à Gandisapore. Au VIe et au VIIe siècles, des Monophysites, Sergius, Sévère de Kinnesrin, Jacques d'Édesse, et d'autres se livrèrent de leur côté à l'élude du Péripatétisme de manière à donner du relief à leur enseignement dogmatique. Les Monothélites, les Trithéistes, etc., avaient également mis en œuvre des arguments philosophiques. Quand les principales écoles du Levant étaient entre les mains des sectaires, Jean Damascène cultiva la science avec une entière indépendance, et non-seulement il combattit tour à tour plusieurs des sectes dominantes, mais encore il attaqua l'idolâtrie à laquelle leurs maîtres et leurs savants s'étaient laissés aller en s'appuyant sur l'autorité d'Aristote. Dans son traité contre les Jacobites (55), il n'a pas craint d'appeler leur doctrine théologique : "invention ténébreuse des démons, et prodige des fascinations grecques." Il ose leur demander quel est le Père qui ait parlé comme eux : "A moins, leur dit-il, que vous ne nous présentiez peut-être Aristote, réputé saint parmi vous, comme un treizième apôtre, et que vous ne préfériez cet adorateur des idoles aux écrivains inspirés de Dieu ?" On reconnaît à ce trait

combien la pensée de Jean de Damas s'est élevée au-dessus des controverses passionnées de son temps, pour mettre la révélation chrétienne à l'abri des empiétements de la science humaine ainsi que des atteintes de l'hérésie.

Prenant la philosophie d'Aristote comme méthode et comme éducation de l'esprit, il lui donna une haute application ; il en fit l'instrument de la théologie dogmatique. C'est de plein droit qu'il a été appelé bien des fois le premier des scolastiques, ou bien encore le précurseur de la puissante philosophie scolastique qui a dominé dans toute l'Europe vers le milieu du moyen âge : aussi l'a-t-on comparé tantôt à saint Anselme, tantôt à saint Thomas d'Aquin.

Mais on ne saurait aucunement limiter aux pays grecs et latins l'influence d'un penseur tel que Jean Damascène. Ses écrits ne sont point restés ignorés des écoles des bords de l'Euphrate qui avaient toujours donné des livres grecs pour bases à leurs recherches d'un caractère scientifique, quoiqu'ils ne soient point cités explicitement. Sa profonde analyse de *l'Organon* est venue en aide vraisemblablement à ceux des Syriens qui ont accompli dans le même temps de patients travaux sur Aristote et qui en ont fait passer les textes dans leur langue. Ce n'est peut-être pas de son temps que Jean Mansour, quoique vivant dans la capitale des khalifes, eut le plus d'action sur la culture littéraire des Arabes : mais il avait laissé en Syrie le grand exemple de l'amour de la science allié à la pratique du christianisme orthodoxe. Comment son souvenir se serait-il perdu parmi les Arabes, tandis qu'ils ont retenu le nom de Jean Philoponus, surnommé par eux le "grammairien" *,el-nahwi* ? A l'époque même où Jean était en faveur à la cour de Damas, des chrétiens de secte nestorienne étaient venus s'établir dans cette ville sous la protection de ses premiers souverains (56), et avaient pu même gagner la confiance de quelques-uns de ces princes. Sous le règne de leurs successeurs, ce furent des chrétiens de Syrie, les uns Jacobites, les autres en plus grand nombre Nestoriens, qui furent sollicités de répandre parmi les Arabes les lumières de la science. Les uns eurent la tâche d'interpréter dans les écoles les livres de philosophie, de médecine, de mathématiques, d'astronomie, dont l'accès était difficile pour les Musulmans, sous le rapport du style aussi bien que des

idées; les autres se mirent à traduire ces livres soit du grec, soit du syriaque, en langue arabe. Dès le règne d'Almanzor, vers 770, furent faites les premières de ces traductions, comprenant des écrits renommés d'Aristote, et elles se poursuivirent dans le siècle suivant (57). Plusieurs des Abbassides, protecteurs de tels travaux, surtout le khalife Almamoun,et plus tard Motawakkel, furent suspects de ce chef aux plus ardents de leurs coreligionnaires ; mais il n'en est pas moins vrai que c'est de maîtres chrétiens que les Arabes ont reçu, au second siècle de l'Hégire, les principes fondamentaux de leur propre éducation. On ne saurait non plus le nier : tandis que le despotisme des gouvernements musulmans, qui se sont ensuite succédé en Asie et en Afrique, arrêtait l'essor de la science chrétienne par d'incessantes et d'arbitraires vexations contre les débris des anciennes populations sémitiques, devenues et demeurées chrétiennes, les peuples conquérants ne surent point profiter des trésors intellectuels qu'on leur avait livrés; quoi qu'on en ait dit naguère, ils n'en firent sortir, ni des vues plus profondes, ni des méthodes en progrès (58). On réduira sans doute de plus on plus la part d'influence que l'on fait encore aux Arabes sur le développement de la scolastique : il sera désormais difficile de leur donner dans l'histoire le titre absolu de maîtres. Ce n'est pas le lieu de disserter sur l'absence d'originalité dans la science arabe : c'est là, d'ailleurs, une de ces vérités de fait qui sont fortifiées tous les jours par des recherches désintéressées; à mesure qu'on remonte aux sources, et qu'on dépouille les manuscrits, on l'entend affirmer à chaque instant par des bouches que l'Église n'a pas ouvertes (59). La démonstration s'achève, et déjà les critiques (M. Alfred Maury (60) par exemple) répètent, à la suite des archéologues, que l'art des Arabes n'a rien créé, qu'ils n'ont rien inventé en architecture. Quand ils ne furent point tributaires de l'antiquité, ils se firent imitateurs de l'Occident.

En présence de ce travail de restauration historique, qui a tous les caractères d'une apologie, il est juste de mettre bien haut le nom de saint Jean Damascène qui fut un des champions de la foi et de la vraie science dans des temps de bouleversements et de décadence. Si le mouvement scientifique et littéraire fut transporté de Damas à Bagdad (61), il fut, dès le milieu du VIIIe siècle, préparé en Syrie par

Jean Mansour ainsi que par ses contemporains. La terminologie syriaque, enrichie par des emprunts aux livres grecs, au point de former un vocabulaire à part de mots simplement transcrits (62), fut l'œuvre des générations savantes qui précédèrent immédiatement les traducteurs arabes ; ceux-ci seront forcés de recourir aux mêmes emprunts, et d'adopter un système analogue dans la dérivation des mots pour l'expression des idées abstraites. On a conservé le nom de plusieurs des traducteurs du IXe siècle, Mésueh, médecin, Honaïn, disciple de Mésueh, et chef d'une famille de laborieux interprètes. On a même retrouvé ces premières versions d'Aristote qui servirent d'assises à toute la littérature philosophique des Arabes, et on a pu naguère, par la confrontation des textes (63), reconnaître à quel degré d'exactitude et de précision les Orientaux sont parvenus à exprimer dans une langue sémitique toutes les distinctions de la dialectique grecque. Seulement après cette période des traductions, viendront les commentateurs qui, comme Al-Kendi, surnommé "le philosophe des Arabes," s'appliqueront à toutes les parties de la doctrine aristotélique.

Dans ses leçons d'histoire à la Sorbonne, qui firent tant de bruit en 1845, M. Charles Lenormant avait raison de mettre saint Jean Damascène au premier rang "des esprits dominateurs qui ont inspiré le génie arabe." Il disait ne point parler de son chef, dans une telle allégation qui devait paraître neuve et hardie à ses auditeurs d'alors, mais avoir pour lui une autorité sûre et incontestable, celle de son savant confrère de l'Institut, M. Reinaud, qui avait fait sur ce sujet des recherches encore inédites (64). "Il résulte de ces recherches la preuve certaine que cet illustre Père, Jean Damascène, qui jouissait à la cour des khalifes Ommyades d'une grande considération, et qui avait quitté cette cour pour adopter la vie religieuse, l'homme certainement le plus distingué de l'Orient à son époque, fut l'introducteur des Arabes dans le domaine de la philosophie d'Aristote."

Affaiblie et divisée par l'esprit de secte, envahie la première par les Sarrazins, la Syrie eut l'honneur de produire l'homme qui porta le plus loin la science religieuse aux frontières orientales du monde chrétien, dans la même période où, à l'Occident, Bède le Vénérable

ravivait dans les cloîtres de l'Angleterre les clartés de la culture scientifique, avant qu'elles brillassent plus vivement sous le règne de Charlemagne.

**

Notes

(1) V. Lebeau, *Histoire du Bas,Empire,* Edition de Saint-Martin, t. XI, p. 209, 215-16 ; t. XII. p. 138-139.

(2) Le byzantin Théophanès le nomme *Abimelech* dans sa Chronographie.

(3) V. Sedillot, *Histoire des Arabes,* p. 140-42. p. 488.

(4) G. Weil, *Histoire des Khalifes,* d'après Soyouti, t. I° p. 485-89, Mannheim, 1846 (en allemand).

(5) Lors de la prise d'Alexandrie, vers 840, Amrou, lieutenant d'Omar, avait traité avec égard un philosophe de cette ville, Jean Philoponus, célèbre comme commentateur d'Aristote (Aboulfaradj, *Chron. arab.,* p. 114) ; mais ne lui avait point concédé la conservation de ce qui restait alors des anciennes bibliothèques d'Alexandrie, antérieurement dispersées.

(6) Sous les successeurs d'Abd-el-Mélik, les Arabes firent partir pour la Syrie les Arméniens qui avaient échappé aux massacres ; à Damas les nobles furent retenus à la Cour, et leurs enfants livrés à l'exercice d'un métier (704- 738). V. la *Chronologie arménienne,* par M. Ed. Dulaurier, t. I, p. 240.

(7) On a joint le texte de ces écrits polémiques à celui des écrits dogmatiques de Jean Damascène dans les éditions complètes de ses œuvres, entre autres dans l'édition du P. Michel Lequien (Paris, 1711, 2 vol. in-fol.), réimprimée avec les notices et dissertations dans la *Patrologie grecque* de M. Migne (1860, 3 vol. petit in-4°), tomes 91-90 de la collection.

(8) Sa biographie par Jean de Jérusalem a été réimprimée, en grec et en latin, avec les notes érudites du P. Lequien, au t. Ier des œuvres

complètes de Jean Damascène de la collection Migne, ci-dessus citées, col. 429-490.

(9) V. Lebeau, édit. cit., t. XII, p. 135.

(10) M. Weil, ouv. cité, t. 1er, p. 582-84. — Omar venait d'être proclamé quand les flottes arabes furent repoussées et en partie détruites (718), à l'aide du feu grégeois, par les soldats de Léon qui avait organisé la résistance à la tête du peuple de Constantinople.

(11) *Histoire des conquêtes et des guerres des Arabes en Arménie,* traduite en français par Garahed Schahnazarian, Paris, 1850, in-8°, p. 81). Cet archimandrite d'Echmiadzin, résidant aujourd'hui en France, a imprimé le texte de Léonce dans une collection d'historiens arméniens, la plupart inédits. — On prépare à Saint-Pétersbourg une traduction russe du même historien.

(12) Ce passage est tout à fait conforme à l'usage de l'Église grecque qui admettait seulement des tableaux, des images peintes sur bois, mais non pas des statues et des figures en relief.

(13) Voir au livre XLII de *L'Histoire ecclésiastique* de Fleury, l'analyse des trois discours de Jean, à la suite de l'exposé de la controverse.

(14) Les anathèmes qui terminent son IIe et son IIIe discours, auraient été formulés, pense-t-on, de concert avec le patriarche de Jérusalem, Jean IV, avec qui l'auteur était lié d'amitié. V. la note du P. Lequien (t. I. col. 451- 454).

(15) T. I, éd. Migne.col. 453-462.

(16) Le docte historien du Bas-Empire (t. II, p. 140) suppose que l'ordre de l'amputation de la main fut donné mais non exécuté, et que le peuple crut à une guérison miraculeuse.

(17) Un des parents de Jean, du nom de Théodore, fut mis à sa place par le khalife ; mais peu après, vers 736, exilé au désert, peut-être par les machinations de l'empereur Léon.

(18) M. Fr. Fétis, *Biographie des musiciens.*

(19) C'est ce qui a fait mettre exclusivement sous son nom le livre de

chant suivant huit modes, dit *Octoechos,* dont on a fait, dès le XVI° siècle, plusieurs éditions grecques à Venise.

(20) Lebeau, *Hist.* du *Bas-Empire,* t. XII, p. 200, 218-220, et Fleury, *Hist. ecçlés.,* livre XLIII, c. VIII. Voici la formule dirigée contre Jean en particulier par le susdit Concile : "Anathème à Mansour, maudit et favorable aux Sarrazins ; adorateur d'images et faussaire; injurieux à Jésus-Christ, et traître à l'empire ! Anathème à Mansour, docteur d'impiété et mauvais interprète de l'Écriture !"

(21) Ce langage adulateur remonte jusqu'aux siècles où les Grecs ont exalté les premiers Césars chrétiens, et glorifié Constantin comme un second Paul, et comme l'égal des Apôtres (voir notre étude publiée en 1857 : *Constantin et Théodose devant les Eglises orientales,* p. 8 et 11).

(22) Sa vie a été écrite par le P. Papebroch dans les *Acta Sanctorum* du 6 mai, et elle a passé en abrégé dans les meilleurs ouvrages d'hagiographie, par exemple dans les Vies *des Saints* d'Alban Butler (édition revue par Mgr de Ram, Bruxelles, Goemaere, t. III, 1847, p. 63-00).

(23) Dans le texte de l'acte du Concile, ou lit que Jean était appelé par ses ennemis injurieusement Mansour (cit. dans Migne, t. 1, col. 503-4). On croirait que son véritable nom fut alors confondu avec l'épithète outrageante que les iconoclastes grecs lui avaient substituée, comme nous l'avons dit plus haut.

(24) T. I, édit. Migne, col. 433-436

(25) *Coup d'œil sur l'histoire de la théologie dogmatique.* Louvain, 1851, in-8°, p. 33-35.

(26) Voir, outre les analyses de Don Ceillier, les *Dissertationes Damascaenae* du P. Lequien, et les *Admonitiones* de ce savant sur chaque traité polémique reproduites dans l'édition citée de M. Migne.

(27) Lequien, *Oriens christianus.* t. II, col. 836.

(28) Dans sa lettre contre Léon, évêque orthodoxe de Harran (Assémani, *Bibliotheca Orientalis,* t. I, c. 38, p. 467, et t. II, c. 14 cf. Tractatus *de Patriarchis Antiochenis,* auct. Bosschio S.J., Antverp.,

1725. p. 496).

(29) Au témoignage de Maracci dans son *Prodromus ad refutationem Alcorani,* qui accompagne son édition du texte arabe avec version latine, et où sont rassemblés tous les éléments de la critique du Coran et de sa théologie

(30) *Liber de hœresibus,* c. 101 (éd. Migne, t. I, col. 763-774). *De mohammedanis.*

(31) *Disceptatio Saraceni et Christiani* (ibid., col. 1586-1598).

(32) II est vrai, en effet, que le christianisme n'a jeté ses racines avant l'Hégire que dans un petit nombre de royaumes d'Arabie.

(33) Selon les auteurs chrétiens, un moine nestorien du nom de Sergius, qui n'est peut-être pas le même personnage que le moine Bohaïra dont parle Aboulféda (Vie *de Mohammed,* éd. de Noël Desvergers, p. 7 et 105. Doellinger, au t. II des *Origines du Christianisme,* note).

(34) Ceci se rapporte à un passage fameux de la IVe Surate (v. 156) : "Ils ne l'ont pas tué, ils ne l'ont pas crucifié ; un fantôme a été mis à sa place."

(35) Dans sa *Notice sur Mahomet* (Paris, 1860, in-8"), le savant orientaliste, M. Reinaud, de l'Institut, a tiré des biographes arabes, aujourd'hui mieux connus, le simple exposé des faits, qui donne la meilleure idée de la suite d'essais et de péripéties, d'incidents et de surprises, d'où est issue la prodigieuse autorité de l'inventeur d'une nouvelle religion.

(36) Telle est la signification propre des noms de *Scharik, Schouraka, Aschrâk,* dont les Musulmans poursuivent les chrétiens.

(37) Par exemple, M. l'abbé Bourgade, chapelain de la chapelle Saint-Louis à Tunis, dans son premier ouvrage publié en français et traduit en arabe : *Soirées de Carthage* (VIIe et VIIIe dialogue), auquel nous renvoyons sur ce point et sur plusieurs autres pour abréger cette revue des arguments de Jean Damascène, et qui a pour complément *la Clef du Coran* par le même auteur (Paris, 1852).

(38) D'Herbolot, *Biblioth. orient.,* p. 201-203, 390 (édit. de Maastricht, 1770, in-fol.).

(39) Le terme de *Khabathan* que porte le texte grec est une transcription du nom arabe du temple à l'angle duquel la pierre était placée. Voir sur les noms du temple et de l'idole la *bibliotheca orientalis* d'Assémani, t. III, N II, p. 585-586.

(40) Lire à ce sujet les *Observations histor. et crit.* de Sale sur le mahométisme (sect. IV, trad. de G. Pauthier, *Livres sacrés de l'Orient,* p. 509 - 511, 537-38), et dans *l'Euchologe musulman,* traduit par Garcin de Tassy, p. 233-236, les prières des pèlerins auprès de la pierre noire.

(41) II désigne exactement la IIe et la Ve, sous les noms de la Vache et de la Table.

(42) Dans la VIIe Surate et ailleurs. Voir la note de Maracci sur cette fable bizarre, p. 583.

(43) Voir le Dialogues III et IV des *Soirées de Carthage* de M. Bourgade.

(44) Voir le Dialogue VII des *Soirées de Carthage.*

(45) Insérée au chapitre VII de *l'Histoire des guerres des Arabes en Arménie,* par Léonce le prêtre, qui ne dit point d'où il a tiré le texte des deux lettres. Traduction citée de M. Schahnazarian, p. 42-97.

(46) Les données recueillies à ce sujet par Assémani dans Aboulfaradj et dans d'autres auteurs de sa nation ont été résumées par M. E. Renan dans sa thèse *de philosophia peripatetica apud Syros.*

(47) On l'attribue à Walid 1er, qui succéda en 707 à Abd-el-Malik son père.

(48) T. I. col. 525-676, éd. Migne.

(49) Barthélemy Saint-Hilaire, *de la Logique d'Aristote,* Paris, 1838, t. II, p. 158-160.

(50) *Histoire comparée des systèmes de philosophie,* 2e édit,. t. IV (Paris, 1823), p. 159 et suiv., p. 175-76.

(51) D*ialectica,* cap. 41. Les Pères, par exemple, ont identifié les notions d'essence, de nature et de forme (De Gerando, *loc. cit.,* p. 160).

(52) On fait naître à Damas, vers la fin du Vesiècle, le philosophe Damascius qui fut une des dernières gloires du Néo-Platonisme.

(53) Les historiens modernes de la philosophie, Buhle, Le Gérando, Ritter, l'ont reconnu et démontré à la suite de Brucker.

(54) Cette tendance a été signalée dans son écrit sur l'*École chrétienne d'Edesse* (1850), par M. l'abbé Lavigerie qui s'est distingué dans ces derniers temps parmi les défenseurs des chrétiens de Syrie, ainsi que par M. Renan dans son Etude sur la philosophie aristotélique chez les Syriens.

(55) *Contra Jacobitas,* t. I, col. 1441-42 (éd. Migne).

(56) Les Chaldéens ou Nestoriens avaient méme obtenu l'institution d'un évêque de leur secte, avant le titre et les prérogatives de métropolitain de Damas (Lequien, *Oriens christianus,* t. II, col. 1287-89).

(57) Les titres des ouvrages traduits et les noms des traducteurs sont énumérés dans le livre estimé de Wenrich qui donne de curieux renseignements sur les travaux et les méthodes : *De auctorum graecorum versionibus et commentariis, syriacis, arabicis,* etc. (Lipsiae, 1842).

(58) Voir par exemple *l'Essai* du Dr Aug. Schmoelders sur les écoles philosophiques chez les Arabes (Introduction).

(59) M. Ernest Renan a répété à cet égard, dans son *Histoire des langues sémitiques,* ce qu'il avait soutenu dans sa thèse latine de 1852, citée plus haut. L'illustre indianiste de Bonn, M.Ch. Lassen, ne voit dans l'Islam qu'un principe négatif, et dans la science musulmane que des emprunts aux grecs ou aux Hindous *(Antiquités indiennes,* t. III, p. 1158).

(60) Rapport à l'Académie des Inscriptions, dans la séance publique du 7 décembre 1860.

(61) Ce fut à Damas que vécut Alfarabi, mort en 950, l'un des premiers commentateurs de la logique d Aristote. Le premier livre de la *Théologie* ou Métaphysique d'Aristote fut traduit par Abou Othman de Damas (Wenrich l.c., p 278).

(62) Les vocables grecs transcrits eu syriaque abondent dans les premières feuilles du grand *Lexicon syriacum,* commencé par feu G. Bernstein. à Breslau.

(63) Le Dr. Zenker donnait, en 1847, à Leipzig, le texte grec des *Catégories* d'Aristote avec la version arabe d'Isaac, fils d'Honaïn, et des variantes tirées de cette version supérieure en date aux plus anciens manuscrits.

(64) *Questions historiques,* IIe partie, Leçon XVI et Leçon XXIV.